DE LA FEMME,

N° 213.

DANS

L'ÉTAT DE GROSSESSE;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 13 août 1827, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR FRANÇOIS-PIERRE RAPATEL, de Nantes,

Département de la Loire-Inférieure.

Femina omnem bis patitur morbum.
VAN-HELMONT.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n° 13.

1827.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LANDRÉ-BEAUVAIS, Doyen.	Messieurs
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	DUMÉRIL.
Chimie médicale	ORFILA, *Examinateur.*
Physique médicale	PELLETAN fils.
Histoire naturelle médicale	CLARION.
Pharmacologie	GUILBERT.
Hygiène	BERTIN.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. ROUX, *Examinateur.*
Pathologie médicale	FIZEAU. FOUQUIER.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT, *Examinateur.*
Médecine légale	ADELON, *Suppléant.*
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	DESORMEAUX.
Clinique médicale	CAYOL. CHOMEL. LANDRÉ-BEAUVAIS, *Président.* RÉCAMIER.
Clinique chirurgicale	BOUGON. BOYER. DUPUYTREN.
Clinique d'accouchemens	DENEUX.

Professeurs honoraires.

MM. CHAUSSIER, DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, DUBOIS, LALLEMENT, LEROUX, PELLETAN père, VAUQUELIN.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs
Andral.	Gerdy.
Arvers.	Gibert.
Baudelocque.	Kergaradec.
Bouvier.	Lisfranc.
Breschet.	Maisonabe.
Cloquet (Hippolyte).	Parent du Chatelet, *Examinateur.*
Cloquet (Jules).	Pavet de Courteille.
Dance.	Ratheau, *Examinateur.*
Devergie.	Richard.
Dubois.	Rochoux.
Gaultier de Claubry, *Suppléant.*	Rullier.
Gérardin.	Velpeau.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE,

JOSEPH-MARIE RAPATEL,

Ingénieur en chef du département de la Loire-Inférieure, Chevalier de l'Ordre royal de la Légion-d'Honneur.

Regrets éternels.

A MA BONNE MÈRE ET A MA BONNE SOEUR,

MES MEILLEURES AMIES.

A MON ONCLE J.-M. RAPATEL,

Docteur en chirurgie à Rennes.

Témoignage d'amitié.

F.-P. RAPATEL.

A MA BONNE MÈRE ET A MA BONNE SŒUR,

A MON ONCLE J.-M. RAPATEL,

Docteur en chirurgie à Rennes.

Témoignage d'amitié

E.-P. RAPATEL.

A

MONSIEUR DANILO,

Docteur en chirurgie à Nantes; Ancien professeur d'accouchements;
Membre du jury de médecine de la même ville, etc, etc.

Faible témoignage de l'intérêt qu'il m'a toujours porté.

F.-P. RAPATEL.

DE LA FEMME,

DANS

L'ÉTAT DE GROSSESSE.

Si l'harmonie qui préside au système de la nature, et qui lie toutes les parties de ce grand œuvre, frappe et subjugue les esprits les plus indifférens et les moins habitués à voir, quelles sensations délicieuses n'éprouve pas celui qui s'attache à considérer, dans leurs détails, les parties de ce vaste ensemble!

Il est vrai que sa tête, trop faible, ne peut embrasser tant de phénomènes, ni se rendre compte de tant d'effets, dont les causes échappent à sa pénétration; et ses lumières, toujours insuffisantes, ne sauraient éclairer une création où tout est prodige. Heureusement qu'une puissance créatrice bienfaisante révèle à l'homme, de toutes parts, une partie de ces mystères; il les retrouve dans l'examen du plus petit être comme dans l'analyse de celui dont les organes offrent les complications les plus grandes, et c'est dans les progrès de l'anatomie et de la physiologie, appuyés sur une saine philosophie, qu'il en trouve les preuves les plus convaincantes.

De tous ces êtres, si dignes de ces méditations, la femme, dans son étude particulière, vient encore ajouter à sa conviction; car l'homme pouvait-il vivre étranger aux douces émotions? Alors que l'âge se fut appesenti sur sa tête, qui lui aurait apporté les secours de la tendre

affection ? Nul héritier ne l'aurait fait revivre dans un avenir qui se fermait pour lui ; il lui fallait donc une compagne, et la naissance de la femme fut le chef-d'œuvre de la nature. Aussi ce grand œuvre, comme l'a dit le poète persan, Saadi, *fut la pensée d'amour de la création.* En effet, tout révèle cette pensée dans la physiologie de la femme; ses organes délicats, ses formes élégantes et suaves, si différentes des saillies plus marquées de l'homme, attestent l'être qui doit faire un jour le charme de sa vie.

Elle n'eut point la force en partage, parce qu'elle n'était point appelée à en avoir besoin ; elle devait trouver en lui appui et protection. En retour de cet appui qu'elle recevait, elle ne devait que l'affection ; et ce sentiment, le plus impératif des besoins que l'homme ressentît, le paie encore amplement de la protection qu'il lui accorde.

Si la constitution de la femme ne fut point aussi largement tracée que la sienne, si son centre nerveux parut incapable de supporter de grandes émotions, elle eut son genre de courage, et fut douée d'une énergie inconnue à l'homme. Appelée à partager ses vicissitudes, elle devait avoir en elle cette puissance consolatrice qui sèche nos pleurs dans l'infortune, et qui, la rendant maîtresse de ses propres sensations, lui donne une sensibilité exquise pour prendre la moitié de nos maux. Telle fut Antigone près d'OEdipe, et, de nos jours, pendant les désastres de notre révolution, ces infortunées qui partagèrent avec un père, un ami, les plus affreux supplices.

Soumise aux mêmes maux que l'homme, la femme supporte de plus les misères de la grossesse et les douleurs souvent si pénibles de l'enfantement, douleurs qui compromettent quelquefois son existence.

Aussi la femme, à qui l'homme doit tout le tribut de ses hommages, doit-elle être l'objet de ses plus vives sollicitudes, surtout dans ses momens où, portant dans son sein le fruit de son amour, elle réclame tant de soins et de ménagemens.

De la grossesse (*graviditas*). C'est l'état de la femme qui a conçu jusqu'au moment où le produit de la conception est expulsé :

La durée naturelle de cet état est de neuf mois, deux cents soixante-dix jours. Cependant il n'est pas rare de voir des accouchemens heureux avant et après cette époque. La grossesse a été divisée comme il suit : 1°. en grossesse utérine et extra-utérine, suivant que le produit de la conception est contenu dans cette cavité ou hors de cette cavité; 2°. en grossesse simple ou composée, d'après le nombre simple ou multiple des fœtus contenus dans la matrice; 3°. enfin, on a encore admis une division et qui n'en est pas une, c'est la grossesse vraie ou fausse : vraie, quand le produit est contenu dans l'utérus ; fausse, lorsqu'elle est simulée par une maladie quelconque ayant son siége dans l'utérus même ou dans ses annexes, ou dans une partie autre de l'abdomen.

Sans nous occuper de ces divisions dont la discussion n'entre point dans le plan de notre thèse, tous les préceptes hygiéniques que nous donnerons auront rapport à la grossesse utérine.

Phénomènes anatomiques, physiologiques et signes de la grossesse. Dans la gestation, il arrive certains phénomènes anatomiques et physiologiques dont les auteurs ont fait dériver les signes de la grossesse ; mais, comme ces différens phénomènes peuvent être occasionnés par des causes autres que la grossesse, on a jugé les indices qu'ils fournissent, d'après leur valeur, et ils ont été distingués en signes rationnels et signes sensibles.

Parmi les premiers, se trouvent la suppression des règles, l'augmentation du volume de l'abdomen, la tuméfaction des mamelles, la douleur de ces parties, l'anorexie, les dégoûts, les nausées, les vomissemens, le trouble dans les fonctions intellectuelles, etc. Nous voyons que ces symptômes, qui ne peuvent que faire soupçonner la grossesse, se présentent dans une foule de maladies.

Parmi les signes sensibles, suite toujours des phénomènes qui arrvent pendant la gestation, nous en trouvons qui, pris seuls, devien-

nent insuffisans et pourraient très-bien prendre place parmi les signes rationnels ; ainsi, on a dit que l'orifice de la matrice se fermait, que le museau de tanche affectait une position particulière. Nous voyons de quelle faible importance sont ces signes. Mais viennent des marques beaucoup plus certaines, ce sont : les mouvemens du fœtus, qui ont été distingués en *actifs* et en *passifs*, suivant qu'ils sont exécutés par le fœtus lui-même, ou que par un mécanisme quelconque on les lui fasse exécuter ; le développement de l'utérus, etc.

Il nous reste à parler de deux signes beaucoup plus importans, c'est le toucher et l'emploi du *stéthoscope*, si heureusement appliqué à l'art des accouchemens par M. *de Kergaradec*.

Le toucher, pour être signe certain, ne doit se pratiquer que les trois derniers mois de la grossesse. Ainsi, au septième mois, le doigt introduit dans le vagin peut, à travers l'épaisseur des parois de la matrice, distinguer la tête du fœtus au détroit supérieur. Au huitième mois, la tête de l'enfant, plus grosse, paraît plus basse, et si l'orifice de l'utérus est ouvert, le doigt sent manifestement les membranes. Au neuvième mois, la partie inférieure de l'utérus, entraînée par le poids du fœtus, vient plonger dans l'excavation du petit bassin, et souvent, à cette époque, la matrice est assez ouverte pour que le doigt, introduit dans le vagin, puisse atteindre les membranes qui entourent le fœtus.

Le *stéthoscope*, que nous devons regarder comme de la plus grande utilité dans les signes pathognomoniques de la grossesse, nous fait entendre deux bruits facilement distincts l'un de l'autre ; le premier est le bruit occasionné par les battemens du cœur du fœtus ; le deuxième paraît avoir son siége dans le placenta ; il a été appelé, par M. DE KERGARADEC, *bruit placentaire*.

Les battemens fœtales qui, non isochrones au pouls de la mère, et qui peuvent aller de cent vingt à cent soixante pulsations, ne sont pas toujours entendus dans le même endroit et avec le même degré de force ; quelquefois ils peuvent paraître suspendus, suivant la posi-

tion de l'enfant, et suivant son éloignement des parois abdominales. Ce signe ne devient bien apparent que vers le sixième mois.

Le bruit placentaire peut, au contraire, être entendu dès le quatrième mois, c'est absolument la pulsation artérielle avec bruit de soufflet. Isochrone au pouls de la mère, ce bruit est plus circonscrit que celui qu'occasionne le cœur du fœtus. Le point où l'on entend la première fois le bruit placentaire est immuable, mais il peut varier chez chaque sujet, variation due aux différentes implantations du placenta. Au reste, une fois l'existence de ces deux signes (si bien décrits dans l'excellent ouvrage de M. *Laënnec*) parfaitement constatée, l'on peut conclure à la grossesse.

Des maladies propres à la grossesse. En prenant pour sujet de thèse la femme dans l'état de grossesse, nous avons dû nécessairement faire mention des maladies qui peuvent survenir pendant cette époque; mais, comme il eût été beaucoup trop long pour notre sujet de les décrire, nous nous sommes contentés de les énumérer, nous réservant de donner quelques règles hygiéniques, non pour les combattre, mais pour tâcher de les prévenir. Ces maladies, qui ne sont souvent que de légers accidens exaltés par la sensibilité de la femme, reçoivent presque toutes leur origine de l'étroite sympathie qui unit l'utérus à tous les autres organes.

Appareil digestif. On voit souvent, et principalement dans les premiers mois de la grossesse, survenir des nausées, des vomissemens, qui cessent du quatrième au cinquième mois, pour revenir vers la fin de la gestation; il y a même des femmes assez malheureuses pour les conserver pendant tout ce temps. L'anorexie, si fréquente chez les femmes enceintes, est souvent remplacée par un appétit tellement déréglé, que, dans ses anomalies, il va jusqu'à porter la femme à désirer des substances bizarres, souvent nuisibles à sa santé et à la conservation de l'individu qu'elle porte dans son sein. La constipation est plus fréquente dans les derniers mois de la grossesse, vu la pression

plus forte qu'exerce la matrice sur l'intestin rectum. Cette affection entretient l'anorexie, s'oppose aux digestions, peut déterminer, lors des efforts pour aller à la selle, des hémorrhagies utérines, des tumeurs hémorrhoïdales et même l'avortement.

Appareil circulatoire. Au premier rang des phénomènes morbides de cet appareil nous trouvons la pléthore. Cet état, qui peut dépendre et à la fois de la rétention du sang menstruel et d'une nourriture trop succulente, jointes au défaut d'exercice, est caractérisé par la plénitude et la dureté du pouls, la céphalalgie, un coma continuel, la pesanteur des extrémités inférieures, etc. Dans ce cas, l'on voit souvent survenir une épistaxis, et quelquefois une hémoptysie ou une hémathémèse; enfin, à un degré plus haut, des hémorrhagies mortelles. L'utérus, par son poids, s'opposant au retour du sang des extrémités inférieures, nous explique facilement la formation des varices, toujours plus nombreuses du côté où porte cet organe que du côté opposé. Elles cessent ordinairement après l'accouchement. L'on a quelques exemples très-rares, il est vrai, de rupture de ces vaisseaux dilatés.

De même que le sang, la lymphe éprouve des obstacles dans son cours; de là cet œdème qui occupe les membres abdominaux, les grandes lèvres, et quelquefois la partie inferieure de l'abdomen, et qui diminue lorsque la femme reste quelque temps dans la position horizontale. On voit cet œdème plus considérable le soir que le matin.

Appareil respiratoire. Si étroitement liée à la circulation, la respiration subit aussi des modifications plus ou moins marquées pendant la gestation. Un état pléthorique trop considérable détermine la distension des vaisseaux pulmonaires; alors on voit survenir de la dyspnée, qui est bien augmentée par le refoulement qu'éprouve le diaphragme lors de la distension de la matrice par le produit. Cette gêne dans la respiration est surtout considérable chez une femme de

petite taille, ayant la matrice d'un grand volume, et la cavité thoracique mal conformée.

Appareil sécrétoire. Le même mécanisme qui détermine la constipation nous présente ici divers phénomènes sur d'autres organes; nous voulons parler de la pression qu'exerce l'utérus sur les voies urinaires : ces phénomènes seront de nature différente, suivant que la matrice portera son action sur le méat urinaire et sur le col de la vessie ou sur le corps même de cet organe. En effet, l'on voit évidemment que, dans le premier cas, l'urètre, pressé entre l'utérus, distendu, et le corps des pubis, apporte un obstacle à la sortie de l'urine, qui, par son accumulation, distend la vessie, d'où la strangurie et quelquefois même l'ischurie, si la pression trop considérable empêche tout à fait l'urine de sortir. Dans le deuxième cas, le phénomène contraire a lieu; la vessie ne pouvant se développer, vu la pression de l'utérus sur son corps même, la femme sent plus souvent le besoin d'uriner, besoin qui peut aller jusqu'à l'incontinence.

Appareil locomoteur. Ici nous trouvons beaucoup moins de phénomènes morbides que dans les appareils précédens. C'est principalement dans les extrémités inférieures que les femmes éprouvent des douleurs, et quelquefois des malaises qui simulent une paralysie; chose que l'on conçoit facilement en considérant encore la pression de l'utérus sur les plexus lombo-sacrés. Aussi cette gêne, cette faiblesse dans les membres abdominaux, nous expliquent ces chutes sur les genoux ou sur les fesses chez les femmes enceintes; car, pour conserver l'équilibre, elles sont obligées de se pencher en arrière. Il est encore certain tiraillemens que la femme éprouve, surtout vers la fin de la grossesse, et qui sont dus à la distension excessive de la peau.

Il nous reste à parler des lésions des fonctions du cerveau. On a vu des femmes chez lesquelles l'ordre des fonctions intellectuelles était

perverti ; les unes, pendant tout ce laps de temps, perdaient la mémoire, d'autres le jugement, etc. Tous ces phénomènes sont fort rares, mais quelquefois le système nerveux subit d'autres modifications plus fâcheuses que les précédentes. L'on voit survenir des attaques d'épilepsie, d'hystérie, des convulsions, etc.; souvent les soins de la médecine sont infructueux, et ces accidens ne cessent qu'avec la grossesse.

Conseils hygiéniques. Nous aurions pu, dans l'ordre des soins hygiéniques que réclament la femme pendant la grossesse, suivre la marche tracée par le savant professeur *Hallé*. Mais comme il eût été beaucoup trop long de passer en revue les six agens qui influent sur notre économie, et qui varient d'une manière si marquée sur les différens tempéramens et dans les différentes conditions, nous nous sommes contentés de donner les principales règles sans lesquelles la femme atteindrait difficilement le but de l'accouchement.

Il est une foule de préceptes donnés aux femmes enceintes, non par les hommes de l'art, mais par les femmes entr'elles, ou par des sages-femmes peu éclairées, préceptes qui, loin d'être utiles, peuvent souvent devenir nuisibles; ainsi, certaines personnes s'imaginent que la femme doit changer toutes ses habitudes du moment où elle croit avoir conçu. Mais, qui alors devons-nous le plus plaindre de ces malheureuses femmes de la campagne, qui, sans aucune réserve pour elles et pour l'enfant quelles portent dans leur sein, s'exposent à toutes les intempéries des saisons? ou de ces jeunes habitantes des villes, qui, élevées dans la molesse, renoncent, du jour où elles ressentent les premiers indices de la grossesse, au peu d'exercices quelles faisaient auparavant? Cependant, parmi lesquelles voit-on le plus d'avortement?

Une femme enceinte devra-t-elle renoncer complètement aux approches de son mari?

Des praticiens, s'appuyant de l'exemple des femelles des animaux,

qui, une fois imprégnées, ne souffrent plus le mâle, veulent que la femme y renonce aussi : d'autres, au contraire, pensent qu'elle doit agir comme à l'ordinaire, et ont été jusqu'à dire que le coït, dans les derniers temps de la grossesse, disposait les parties à l'accouchement. Nous pensons que la meilleure règle à suivre est encore ici le juste milieu, et que l'abstinence complète des plaisirs de l'amour pourrait déterminer des accidens aussi graves que l'abus de ces mêmes plaisirs, surtout chez les femmes nerveuses qui ont déjà ressenti quelques symptômes d'hystérie.

Si nous comparons encore les passions calmes des habitantes des campagnes avec les principes exaltés des jeunes citadines, nous y retrouvons des causes d'accouchemens heureux chez les premières, et des avortemens fréquens chez les secondes ; car, dans les accès de colère, de frayeur, si fréquens dans les grandes villes, l'enfant partage les émotions de la mère, et s'agite de mouvemens inaccoutumés.

Les femmes, pendant la gestation, sacrifient souvent à leur goût la santé de leur enfant, et même son existence. Les unes, par excès de coquetterie, porteront, pour se conserver la taille, des vêtemens qui, s'opposant au développement de l'abdomen, empêchent l'accroissement du fœtus, et gênent ses mouvemens ; ou qui, déterminant des obliquités de la matrice, rendent les accouchemens laborieux. Ces vêtemens compriment les seins, affaissent les mamelons, et l'enfant, ne trouvant plus où fixer sa bouche, ne peut plus être allaité. D'autres femmes s'abandonnent à un trop grand appétit, ou même se forcent de prendre des alimens plus que leur estomac ne peut en contenir, s'étayant de l'idée qu'elles doivent manger pour deux ; elles éprouvent alors des indigestions qui déterminent des troubles dans toute l'économie.

Il est un point d'hygiène qui, tout trivial qu'il paraît, est cependant d'assez grande importance ; c'est l'effet que peut produire la vue des objets extérieurs sur l'imagination de quelques femmes qui se per-

suadent qu'elles retrouveront certains rapports entre leur enfant et ces objets. Bien entendu que nous ne partageons point ici les idées de ces cerveaux faibles et des charlatans qui les ont fait naître; mais nous croyons que, dans l'intérêt de la mère, dans celui du praticien même qui, voulant les combattre, se perdrait, et dans de vain discours, et dans l'esprit des malades; nous croyons, disons-nous, qu'il est convenable d'éloigner, autant que possible, d'une femme enceinte les objets qui pourraient la frapper d'une manière désavantageuse.

Nous pourrions encore longuement énumérer les choses qui conviennent à la femme pendant la grossesse, ainsi que l'air qu'elle doit respirer, le genre de nourriture qu'elle doit prendre, les immersions totales ou partielles dont elle peut user; mais nous répéterions ce qui a été dit tant de fois avant nous, et qui peut se réduire à ces mots: *usez, mais n'abusez pas.*

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI

(*Edente* DE MERCY).

I.

Mulierem in utero gerentem ab acuto aliquo morbo corripi, lethale *Sect.* 5, *aph.* 30.

II.

Mulieri sanguinem evomenti, menstruis erumpentibus, solutio fit. *Ibid.*, *aph.* 32.

III.

Cùm morbus in vigore fuerit, tùm vel tenuissimo victu uti necesse est. *Sect.* 1, *aph.* 8.

IV.

Ubi cibus præter naturam copiosior ingressus fuerit, id morbum facit; ostendit autem sanatio. *Sect.* 2, *aph.* 17.

V.

Mensibus copiosioribus prodeuntibus, morbi contingunt; non prodeuntibus, ab utero fiunt morbi. *Sect.* 5, *aph.* 57.

VI.

Mulieri in utero gerenti, tenesmus superveniens, abortire facit. *Sect.* 7, *aph.* 27.

VII.

Solvere apoplexĭam, vehementem quidem, impossibile; debilem verò, non facile. *Sect.* 1, *aph.* 1.

VIII.

Necessitas medicinam invenit, experientia perfecit. (BAGLIVI, *de Praxi medicâ.*)